

PRÉFACE

La vieille maison surplombe la petite ville de Midvaggur, sur l'île de Vagar. Elle est ovale, basse, bâtie de pierres encore solidement liées les unes aux autres, et se dresse au centre d'un petit terrain en pente. C'est ici, face à un paysage majestueux ouvert sur la mer et les montagnes environnantes, que Beinta Broberg passa une grande partie de sa vie, au sud de l'archipel des îles Féroé. Beinta, née en 1667, était femme de pasteur ; c'était pour ainsi dire une vocation, puisqu'elle en a épousé, et épuisé, trois, successivement, et a même connu une liaison avec un quatrième, passé celui-ci entre les mailles du filet matrimonial. A en croire la légende, elle avait la beauté du diable ; un diable acharné à faire succomber tous les prêtres à peine ceux-ci débarqués des bateaux en provenance de Copenhague (les îles étant rattachées à la couronne danoise), pour les terroriser une fois le mariage consommé, en donnant alors toute la pleine mesure de son comportement erratique et de sa cruauté : peut-être forte de la vigueur qu'on prête volontiers à certaines personnes dotées d'une méchanceté chronique, elle s'éteignit à l'âge,

vénéral pour l'époque, de quatre-vingt-cinq ans, dans sa petite maison sur les hauteurs de Midvaggur, aujourd'hui plus vieille construction sur l'archipel, aménagée en petit musée à la gloire de sa sulfureuse propriétaire.

Une gloire posthume, dont l'éclat fut rehaussé près de deux siècles plus tard par la parution en 1938 du roman pourtant inachevé d'un poète féroïen : *Barbara* de Jørgen-Frantz Jacobsen (à ne pas confondre avec son homonyme danois, auteur de *Niels Lynhe*). Inachevé car Jacobsen, atteint de tuberculose, mourra à trente-sept ans, avant d'avoir pu apporter la touche finale à ce qui restera son seul roman, et qui sera instantanément reconnu dans les pays scandinaves comme un chef-d'œuvre (dont Gallimard publiera la traduction française en 1941).

Le titre lui-même indique assez les libertés que Jacobsen entendait prendre vis-à-vis du modèle original. De fait, sa Barbara n'a que peu à voir avec la Beinta telle que restée dans les mémoires : elle en est même aux antipodes (manière peut-être pour Jacobsen de tordre le cou à la légende, de lui ôter son trop insistant parfum de soufre). Car c'est à son corps défendant, et parce qu'elle ne défend rien à son corps, que Barbara fait le mal autour d'elle. Elle n'en tire nulle jouissance, première victime elle-même de "ce cœur inconstant et aveugle [dont] elle ne dispos[e] pas". Indépendamment du prix à payer, pour les autres et pour elle-même, elle est celle qui

ne peut pas ne pas aimer. Elle ne sait pas renoncer “au secret éternel et mystérieux qu’elle partag[e] avec tous les hommes”, et pas seulement les hommes d’Eglise. Elle le doit à elle-même, à la vie, et tant pis pour la rumeur, tant pis pour l’amour-propre : cet amour-propre au nom duquel ceux qui disent l’aimer, ou ceux qui haïssent de tant aimer celle qui précisément “aim[e] beaucoup”, s’emploieront plus ou moins activement, plus ou moins consciemment, à trahir sa confiance et à la faire tomber. Jacobsen le disait lui-même : il voulait avec *Barbara* écrire un roman sur le thème de la vanité. Vanité des hommes, contrariée par l’existence d’une femme parée de tous les charmes et qu’aucun ne pourra jamais posséder totalement, un être à la grâce exaspérante qui ne se voue qu’à l’instant, essaimant sa joie comme un soufflet à la face de ceux qui ne peuvent l’éprouver, parce qu’ils sont étouffés par les conventions ou l’esprit de convoitise. D’aucuns voudraient bien rabattre le caquet de cette joie qui les nargue, et dont le ciel lui-même ne donne pas la clé (surtout pas à ce pauvre Monsieur Paul, falot héros ballotté par les événements), et se libérer de ce mystère auquel ils ne pardonnent pas de ne pas se laisser saisir. Leur fascination pour la beauté et le naturel de Barbara est cela même qui les incite à lui nuire, comme à tout ce qui semble inaccessible. Tous ne lui sont pas hostiles ; mais il n’est pas anodin que celui qui la comprend possiblement le mieux (je tairai son nom, histoire de ne pas trop couper l’herbe sous le pied du lecteur) soit l’artisan de son malheur, comme s’il fallait la

sacrifier pour que la communauté resserre les rangs qu'elle a dispersés.

Barbara, avec sa fin anticipée qu'on n'échangerait contre aucune autre, est ainsi l'histoire d'une chute. C'est la chute de l'amour lui-même. Lorsque Barbara et Paul se font l'aveu silencieux de leurs sentiments l'un pour l'autre, Jacobsen écrit qu'ils se regardent "avec une sorte d'effroi" ; ils savent trop qu'aucun engagement autre que celui de l'instant ne pourra être tenu entre eux ici-bas ; ils pressentent ce qui les attend dans un monde où l'on feint de croire que ce qui est acquis l'est pour toujours, et où l'on ne supporte pas de ne pas capitaliser, jusque dans l'amour. Tous les amants qui se dévoilent devraient se regarder ainsi, avec le même effroi. La leçon est cruelle, mais débouche sur un joyau : ce livre, enfin réédité, après plus de quinze ans d'absence en librairie.

Personnellement, je suis tombé sur le roman de Jacobsen par hasard, il y a une douzaine d'années, à une période où, entiché de littérature nordique, je lisais un peu tout ce qui me passait sous la main dans le genre. Je ne peux pas dire que ce fut un choc, plutôt une lecture au charme insidieux, de celles dont le souvenir vous poursuit, bien au-delà de ce que vous aviez imaginé sur le moment. La beauté du portrait, la justesse de ton, la puissance d'évocation, la tension subtile contenue dans les dialogues...

Tout cela faisait que ce livre ne me sortait pas de l'esprit, quand tant d'autres vous "lâchent" en cours de route, ne laissant aucune trace vivace de leur passage en vous ; au point que lorsqu'on m'interrogeait sur les romans qui m'avaient marqué, je le citais spontanément. Je m'étais même promis d'aller un jour découvrir les paysages des Féroé, et de "mettre un visage" sur les noms des lieux cités par Jacobsen.

J'ai enfin sauté le pas il y a quelque temps, et sur place j'ai d'emblée éprouvé le sentiment troublant de reconnaître les lieux, comme si la tourbe, la lande, les rochers étaient une émanation des paysages dépeints par Jacobsen. A Torshavn, où je suis arrivé un soir de brume, on fêtait la Saint-Olav, comme dans un des passages du livre. Nombre d'habitants s'étaient pour l'occasion, comme chaque année, habillés en costumes traditionnels, dans lesquels il n'était pas difficile d'imaginer Paul et Barbara se glisser. Le roman semblait ainsi refuser de se laisser oublier, et renforçait son empreinte sur moi, à chaque étape du voyage qu'il avait initié. Je me suis laissé faire, me rendant même en fin de parcours, comme en pèlerinage, jusqu'à la vieille maison surplombant Midvaggur. Je suis resté sur le seuil, sa lourde porte de bois étant fermée aux visiteurs ce jour-là. Ce n'était pas plus mal, car, après tout, c'était la maison de Beinta Broberg. Pas celle de Barbara.

DOMINIQUE A.